

Rutger Kopland

Poèmes

Traduits du néerlandais par Paul Gellings

Rutger Kopland, de son vrai nom Rutger van den Hoofdakker, est né à Goor en 1934. Il enseigne la psychiatrie à l'Université de Groningue. Il a publié en Hollande une dizaine de recueils de poèmes. L'un d'entre eux, *Songer à partir*, dans une belle traduction de Paul Gellings, a été publié chez Gallimard en 1986. Les poèmes qu'on va lire sont extraits d'un recueil inédit, entièrement traduit par Paul Gellings, intitulé *Souvenirs de l'inconnu*.

FLORENCE

I

DAVID¹

Il ne s'agissait pas de faire les statues, il fallait
«les libérer du marbre²», comme si elles étaient là,
depuis toujours,

(un endroit, par un juin calme, dans une île blanche
et inhabitée dans une mer bleu-vert)

et en effet, il a trouvé une pierre magnifique,
sous sa peau une parfaite machine
de cerveau, de muscles, de cœur,

et aucun effort, aucun mouvement
de jadis ou futur, seule
une pose, force indifférente

de milliards de cristaux, parfaite
copie d'une jeunesse.

1. Sculpture de Michel-Ange.

2. Citation de Michel-Ange.

II

CHRISTO DESPOTO DI CROCE¹

Vieux, «si proche de la mort, et si loin de Dieu»,
il doit s'être tenu devant ce bloc de marbre,

d'où le jeune corps magnifique du Christ
était déjà sorti, mais il reposait sans force

et mort dans le giron de sa mère, et autour
d'eux les bras d'un vieillard,

visage composé de chagrin, fin impuissante,

son autoportrait. Il avait écrit : «Il n'y a plus
de tableau, plus de statue qui rassure l'âme,

l'âme tournée vers un amour divin,
qui a ouvert ses bras pour nous sur la croix.»

Il aurait voulu sa tombe aux pieds de cette statue,
mais il l'a brisée. Il a laissé

ce qui en restait, déchiré, incomplet.

CHEVAUX

Leurs têtes hagardes dans la brume,
si je n'avais pas su qui ils étaient,

j'aurais cru que ce n'était rien
d'autre que le rêve d'être

1. Sculpture de Michel-Ange.

ensemble dans une prairie en hiver,
mais je le savais, je les connaissais.

Ils étaient venus d'un vieux temps,
hésitaient, et y sont retournés.

POULE

Pendant qu'elle se tient dans la neige
le soir tombe, elle devient toujours plus

seule et petite, autour d'elle le monde
s'agrandit. Elle doit partir.

Vient la nuit, la fenêtre où elle se tient
devient grise et calme

comme une vieille gravure. Elle doit partir,
toujours plus, mais elle reste.

ANIMAUX

Matin blanc empreint de ce qui est
arrivé dans la nuit.

Forêt blanche qui dans la nuit a été
une maison, mais maintenant.

Le jour s'est levé, on est
venu, resté, parti.

A travers le toit et les murs la neige
tombe, rien ne sera arrivé.

MOUTONS

C'était toujours ainsi. Le soir ils venaient près de l'eau, restaient là, regardaient lentement l'autre bord de la rivière.

Ils étaient tous différents et pourtant, tous parfaitement égaux l'un à l'autre, et moi, j'étais l'un d'eux, mais tous deux on ne savait pas qui.

Puis la rivière se faisait finalement si lisse et si noire, que c'était comme si non seulement l'eau, mais encore le temps s'arrêtait.

Ils en buvaient, puis se noyaient dans leurs propres silhouettes, dans le noir de cette eau, le noir de la nuit vers le fond.

Et le matin coulait alors de nouveau, très légère et frivole, la rivière à travers la vallée, tandis qu'eux chacun de nouveau broutant pour soi gagnaient l'horizon.

Tous les mêmes, et à la fois tous différents, et qui c'était celui qui l'était, tous deux on ne savait pas, c'était toujours ainsi, puis ça aussi s'arrêtait.

DANS LE JARDIN

Quand le trou était creusé dans le jardin, ce chat encore là à côté dans l'herbe, mais le temps ne s'arrêtait pas, je devais

continuer, mais je n'avais pas encore saisi ce chat, par la nuque, comme on doit le faire, quand un chat ne veut pas, venir ou partir,

et moi, après que je l'avais saisi malgré
tout, ne l'avais pas encore relâché,
ni comblé ni foulé du pied le trou,

quand l'herbe ne repoussait pas encore
sur cet endroit, comme si je n'avais jamais
fait tout cela, mais ce chat, ce refus beaucoup

trop silencieux, qu'est-ce que je devais faire
de cette main, de ce trou dans le jardin.

CHIEN

Si j'avais été ce chien, quand
je lui murmurais que le temps
n'était plus, qu'il devait partir,
partir où à présent il allait, là
d'où il venait.

je me serais simplement tenu là, trop lourd
pour bouger une patte, le nez encore un peu
vers les odeurs, l'oreille un peu encore
vers les bruits, avec les pupilles blanches
j'aurais encore erré un peu vers les ombres

autour de moi, ne me rappelant rien,
ne prévoyant rien, ç'aurait été le même
jardin, le même jour, comme tous les autres

EN PIERRE

Alors une pierre peut-elle parler, oui, si on savait de quoi.

Quand on n'était pas encore en pierre, seule une question,
mais si évidente qu'elle n'était jamais posée,

comme une pierre ne parle pas quand une main
distraite la caresse et qui en caressant l'oublie.

Et quand on ne sera plus en pierre, seul un souvenir,
mais déjà si évident que toute trace sera effacée,

comme la pluie qui rongait sa peau ne parle pas,
le soleil qui l'asséchait, le vent qui la dispersait.

Mais maintenant qu'on est ceci, un couple qui s'embrasse
en pierre, ce geste si évident comme seule

une pierre parle, mais de quoi donc, de notre peur,
de notre désir, d'être un tout, de tomber en morceaux.

UN SOIR EN APULIE

Ce soir-là je regardais un mur, il y traînait
des vestiges taciturnes et légers de l'Apulie,
squames éparses d'une contrée quand elle est
délaissée par les dieux et par les hommes,
squames sèches d'une peau vieillie.

Je voulais voir, je voyais des restes de jour
dans l'ocre des terres brûlantes, la rouille de pierre
des restes de nuit dans une cendre d'olives calcinées,
dans une noirceur de lave sous la lune, des restes
de cet aspect de lapis-lazuli du ciel et de la mer.

Je voulais voir, car je cherchais un temps,
un lieu, bref, des signes dans ces squames,
cette peau de cette très vieille mère, cette nourrice
desséchée, une peau où peu à peu le chaos grandissant
détruit les signes de temps et de lieu.

Ce soir-là je regardais un mur, tous ces vestiges
taciturnes et légers, devenus poussières.